

mière partie du roman a été accueillie ici, des semaines durant, par le silence le plus absolu. On a laissé à la REVUE le soin d'attacher le grelot, après quoi les langues se sont déliées et l'on a marché de découvertes en découvertes, quelques-unes même tombant dans le domaine de la fantaisie pure. N'entendant reconnaître M. Lechartier par personne, au premier moment, j'ai cru à un nom de plume. Cela importe peu.

Sur le second point j'aime autant laisser le public juge. Il faut avouer que M. Lechartier paraît sincèrement mari de nous avoir blessés. Et c'est là un sentiment qui n'a rien de bien intéressé chez un homme résidant à Paris. Que si le roman a provoqué ici un petit scandale d'indignation, ce scandale n'a pas nui à la vente. C'est donc le gentilhomme chez M. Lechartier qui est peiné et non pas l'homme d'affaire.

Maintenant j'avouerai franchement que j'ai eu une de ces pensées de derrière la tête dont parle Rivarol. Si j'ai pris la plume ce n'est pas pour le plaisir de faire un peu de critique littéraire. C'est parce que je trouvais enfin l'occasion, et une bonne, d'exposer quelques idées générales. Il nous faut d'abord dire un petit *mea culpa*. Ernest Legouvé a raconté que, jeune auteur, il avait collaboré avec Mlle Mars pour monter Louise de Lignerolles. Chaque fois qu'il donnait aux acteurs une indication un peu fausse, Mlle Mars la lui renvoyait avec une petite pointe d'exagération: "Je me mordais les lèvres, avouet-il, puis je me disais: profite!" C'est ainsi qu'il faut faire. Notre goût serait plus vite épuré si, au lieu de perdre tout sang-froid, dès qu'on nous taquine un peu sur notre snobisme, ou sur les bigarrures de notre syntaxe, ou sur la dureté de notre prononciation, nous nous disions: "Il y a du vrai! Il y a du vrai!" Les provinciaux de France, Normands, Auvergnats, compatriotes de Tartarin, résidants de la Cannebière, etc., sont les premiers à rire des plaisanteries légendaires qu'on leur adresse. Si nous pouvions leur emprunter un peu de cette grâce bon enfant! Ceci concédé il reste le grand grief que j'ai tâché d'exposer dans la REVUE de septembre, à savoir que nous souffrons de voir la manière froide, impitoyable, caricaturale, pas du tout fraternelle, dont les choses d'ici sont appréciées d'ordinaire par nos cousins français. Ce grief subsisterait quand